

VII^e PROPOSITION.

Dieu néanmoins, après tout, n'aime pas la guerre; et préfère les pacifiques aux guerriers.

« David appela son fils Salomon, et lui parla en cette sorte: Mon fils, je voulais bâtir une maison au nom du Seigneur mon Dieu, mais la parole du Seigneur me fut adressée en ces termes: Vous avez répandu beaucoup de sang, et vous avez entrepris beaucoup de guerres; vous ne pourrez édifier une maison à mon nom¹. Je n'ai pas laissé de préparer pour la dépense de la maison du Seigneur cent mille talents d'or, et dix millions de talents d'argent avec de l'airain et du fer sans nombre, et des bois et des pierres pour tout l'ouvrage, avec des ouvriers excellents pour mettre tout cela en œuvre. Prenez donc courage, exécutez l'entreprise, et le Seigneur sera avec vous². »

Dieu ne veut point recevoir de temple d'une main sanglante. David était un saint roi, et le modèle des princes; si agréable à Dieu, qu'il avait daigné le nommer l'homme selon son cœur. Jamais il n'avait répandu que du sang infidèle dans les guerres qu'on appelait guerres du Seigneur; et, s'il avait répandu celui des Israélites, c'était celui des rebelles, qu'il avait encore épargné autant qu'il avait pu. Mais il suffit que ce fût du sang humain, pour le faire juger indigne de présenter un temple au Seigneur, auteur et protecteur de la vie humaine.

Telle fut l'exclusion que Dieu lui donna dans la première partie du discours prophétique. Mais la seconde n'est pas moins remarquable: c'est le choix de Salomon pour bâtir le temple. Le titre que Dieu lui donne est celui de Pacifique. Des mains si pures de sang, sont les seules dignes d'élever le sanctuaire. Dieu n'en demeure pas là, il donne la gloire d'affermir le trône à ce Pacifique³, qu'il préfère aux guerriers par cet honneur. Bien plus, il fait, de ce Pacifique, une des plus excellentes figures de son Fils incarné.

David avait conçu le dessein de bâtir le temple par un excellent motif; et il parla en ces termes au prophète Nathan⁴: « J'habite dans une maison de cèdre; et l'arche de l'alliance du Seigneur est encore sous des tentes et sous des peaux. » Le saint prophète avait même approuvé ce grand et pieux dessein, en lui disant: « Faites ce que vous avez dans le cœur; car le Seigneur est avec vous⁵. Mais la parole de Dieu fut adressée à Nathan la nuit suivante en

¹ I. Paralip. xxii, 6, 7, 8; xxviii, 3.

² Ibid. 14, 15, 16.

³ Ibid. xxii, 9, 10.

⁴ II. Reg. vii, 2. I. Paralip. xvii, 1, 2.

⁵ II. Reg. vii, 3.

« ces termes¹: Voici ce que dit le Seigneur: « Vous ne bâtirez point de temple en mon nom. « Quand vous aurez achevé le cours de votre vie, « un des fils que je ferai naître de votre sang, « bâtira le temple, et j'affermirai son trône à « jamais. »

Dieu refuse à David son agrément, en haine du sang dont il voit ses mains toutes trempées. Tant de sainteté dans ce prince n'en avait pu effacer la tache. Dieu aime les pacifiques; et la gloire de la paix a la préférence sur celle des armes, quoique saintes et religieuses.

ARTICLE V.

Vertus, institutions, ordres et exercices militaires.

PREMIÈRE PROPOSITION.

La gloire préférée à la vie.

Bacchides et Alcime avaient vingt mille hommes, avec deux mille chevaux, devant Jérusalem: et Judas était campé auprès avec trois mille hommes seulement, tirés des meilleures troupes. Comme ils virent la multitude de l'armée ennemie, ils en furent effrayés. Cette crainte dissipa l'armée, où il ne demeura que huit cents hommes². Judas, dont l'armée s'était écoulee, pressé de combattre en cet état, sans avoir le temps de ramasser ses forces, eut le courage abattu. C'est le premier sentiment, qui est celui de la nature. Mais on le peut vaincre par celui de la vertu. Judas dit à ceux qui restaient³: Prenons courage; marchons à nos ennemis, et combattons-les. Ils l'en détournèrent en disant: Il est impossible, sauvons-nous quant à présent; rejoignons nos frères, et après nous reviendrons au combat. Nous sommes trop faibles et en trop petit nombre pour résister maintenant. Mais Judas reprit ainsi: A Dieu ne plaise que nous fassions une action si honteuse, et que nous prenions la fuite! Si notre heure est venue, et qu'il nous faille mourir, mourons courageusement en combattant pour nos frères, et ne laissons point cette tache à notre gloire. A ces mots, il sort du camp: l'armée marche au combat en bon ordre. L'aile droite de Bacchides était la plus forte: Judas l'attaqua avec ses meilleurs soldats, et la mit en fuite. Ceux de l'aile gauche, voyant la déroute, prirent Judas par derrière, pendant qu'il poursuivait l'ennemi: le combat s'échauffa; il y eut d'abord beaucoup de blessés de part et d'autre: Judas fut tué, et le reste prit la fuite.

¹ II. Reg. vii, 5, 12, 13.

² I. Mach. ix, 4, 5, 6, 7.

³ Ibid. 8, 9, 10 et seq.

Il y a des occasions où la gloire de mourir courageusement vaut mieux que la victoire. La gloire soutient la guerre. Ceux qui savent courir pour leur pays à une mort assurée, y laissent une réputation de valeur qui étonne l'ennemi; et par ce moyen ils sont plus utiles à leur patrie, que s'ils demeuraient en vie.

C'est ce qu'opère l'amour de la gloire. Mais il faut toujours se souvenir, que c'est la gloire de défendre son pays et sa liberté. Les Machabées s'étaient d'abord proposé cette fin, lorsqu'ils disaient: « Mourons tous dans notre simplicité: le ciel et la terre seront témoins que vous nous attaquez injustement¹. » Et après: « Nous combattons pour nos vies, pour nos femmes, pour nos enfants, pour nos âmes, et pour nos lois². » Et encore: « Ne faut-il pas mieux mourir en combattant, que de voir périr devant nos yeux notre pays, et abolir nos saintes lois? Arrive ce que le ciel en a résolu³. » Et pour tout dire en un mot: Mourons pour nos frères, comme le dit le courageux Judas. Laissons-leur l'exemple de mourir pour nos saintes lois: et que la mémoire de notre valeur fasse trembler ceux qui voudront attaquer des gens si déterminés à la mort. Qu'il soit dit éternellement en Israël: Quelque faibles que nous soyons, qu'on ne nous attaque pas impunément.

II^e PROPOSITION.

La nécessité donne du courage.

« Il n'en est pas aujourd'hui comme hier et avant-hier. Nous avons l'ennemi en face, disait Jonathas aux siens⁴; le Jourdain deçà et delà, avec des rivages désavantageux, des marais, des bois, qui rompent l'armée; il n'y a pas moyen de reculer: poussons nos cris jusqu'au ciel. » En même temps on marche à l'ennemi; Bacchides est poussé par Jonathas, qui, le voyant ébranlé, passe le Jourdain à la nage pour le poursuivre, et lui tue mille hommes.

III^e PROPOSITION.

On court à la mort certaine.

Samson en avait donné l'exemple. Après lui avoir crevé les yeux, les Philistins assemblés louaient leur dieu Dagon, qui leur avait donné la victoire sur un ennemi si redoutable. Ils le faisaient venir dans leurs assemblées et dans leur banquet, pour s'en divertir; et le mirent au milieu de la salle, entre deux piliers qui soutenaient l'édifice⁵.

¹ I. Mach. ii, 37.

² Ibid. iii, 20, 21.

³ Ibid. ii, 59, 60.

⁴ Ibid. ix, 41 et seq.

⁵ Jud. xvi, 21 et seq.

Samson, qui sentait avec la renaissance de ses cheveux le retour de sa force, « dit au jeune homme qui le menait¹: Laisse-moi reposer un moment sur ces piliers. » Toute la maison était pleine d'hommes et de femmes: et tous les princes des Philistins y étaient, au nombre d'environ trois mille, qui étaient venus pour voir Samson, dont ils se jouaient. Alors il invoqua Dieu en cette sorte²: « Seigneur, souvenez-vous de moi: rendez-moi ma première force, ô mon Dieu! et que je me venge de mes ennemis (qui étaient ceux du peuple de Dieu, dont il était le chef et le juge); et que par une seule ruine, je me venge des deux yeux qu'ils m'ont ôtés. » En même temps saisissant les deux colonnes qui soutenaient l'édifice, l'une de sa main droite et l'autre de sa main gauche: « Que je meure, dit-il³, avec les Philistins. » Et ébranlant les colonnes, il renversa toute la maison sur les Philistins, et en tua plus en mourant, par ce seul coup, qu'il n'avait fait pendant sa vie.

Les interprètes prouvent très-bien, par l'Écclésiastique, et par l'Épître aux Hébreux, que Samson était inspiré dans cette action. Dieu donnait de tels exemples d'un courage déterminé à la mort, pour accoutumer son peuple à la mépriser.

On peut croire qu'une semblable inspiration poussa Éléazar, qui voyait le peuple étonné de la prodigieuse armée d'Antiochus, et plus encore du nombre et de la grandeur de ses éléphants, d'aller droit à celui du roi, qu'on reconnaissait à sa hauteur et à son armure. « Il se livra pour son peuple, et pour s'acquérir un nom éternel. Et s'étant fait jour à droite et à gauche, au milieu des ennemis qui tombaient deçà et delà à ses pieds; il se mit sous l'éléphant, lui perça le ventre, et fut écrasé par sa chute⁴. »

Ces actions d'une valeur étonnante faisaient voir que tout est possible à qui sait mépriser sa vie; et remplissaient à la fois, et le citoyen de courage, et l'ennemi de terreur.

IV^e PROPOSITION.

Modération dans la victoire.

Les exemples en sont infinis. Celui de Gédéon est remarquable.

Le peuple, affranchi par ses victoires signalées, vint lui dire en corps: « Soyez notre Seigneur souverain, vous, et vos enfants, et les enfants de vos enfants; parce que nous vous devons notre liberté⁵. » Mais Gédéon, sans s'enorgueillir et sans vouloir changer le gouvernement, ré-

¹ Jud. xvi, 26.

² Id. ibid. 28, 29.

³ Id. xvi, 30.

⁴ I. Mach. vi, 43, 44, 45, 46.

⁵ Jud. viii, 22, 23.

pondit : « Je ne serai point votre seigneur, ni mon fils, ni notre postérité; et le Seigneur demeurera le seul souverain. »

Dès l'origine de la nation, Abraham, après avoir repris tout le bien des rois ses amis, que l'ennemi avait enlevé, paye la dime au grand pontife du Seigneur, conserve à ses alliés leur part du butin; et du reste, sans se réserver un seul fil, ni une courroie, rend tout, et ne veut rien de devoir à aucun mortel¹. »

V^e PROPOSITION.

Faire la guerre équitablement.

Ménager ses anciens alliés, et leur demander le passage à de justes conditions; c'est ce qu'on a exposé dès le commencement de ce livre².

Par l'effet de la même équité, on posait des bornes entre les peuples voisins. C'étaient des témoins immortels de ce qui leur appartenait. *Tumulus testis*³.

« Ne transgressez point les bornes que vos pères ont établies, » dit le Sage⁴.

Respecter ces bornes, c'est respecter Dieu, qu'on avait pris à témoin, et qui seul était présent quand on les posait. « Nous n'avons pour témoin de nos traités que Dieu seul, qui est présent, et qui nous regarde⁵. »

On le prend aussi pour vengeur de la foi violée : « Qu'il nous voie, et qu'il voie entre nous, quand nous nous serons séparés⁶. »

C'est aussi par esprit de justice, qu'Abraham, qui traitait d'égal et de souverain à souverain avec le roi Abimélech, lui reproche la violence qu'on avait faite à ses serviteurs, au lieu de commencer par se plaindre à lui. Mais Abimélech répartit⁷ : « Je ne l'ai pas su : vous ne m'en avez rien dit, et c'est d'aujourd'hui que je le sais. »

Enfin cet esprit d'équité, qui doit régner même au milieu des armes, ne paraît nulle part avec plus d'évidence que dans la manière de faire la guerre, que Dieu prescrit à son peuple en lui mettant les armes à la main.

« Si vous assiégez une ville, d'abord vous lui offrirez la paix. Si elle l'accepte, et qu'elle vous ouvre ses portes, tout le peuple qu'elle contient sera sauvé, et vous servira sous tribut. Si elle refuse l'accommodement, et qu'elle vous fasse la guerre, vous la forcerez : et quand le Seigneur vous l'aura mise entre les mains, vous passerez au fil de l'épée tout ce qu'elle aura de com-

¹ Gen. XIV, 23.

² Ci-devant, art. I, VII^e proposition.

³ Gen. XXXI, 48.

⁴ Prov. XXII, 28.

⁵ Gen. XXXI, 30.

⁶ Ibid. 49.

⁷ Ibid. XXI, 25, 26.

« battants, en épargnant les femmes, les enfants et les animaux. Vous ferez ainsi à toutes les villes éloignées, et qui ne sont pas du nombre de celles qui doivent vous être données pour votre demeure¹. » A celles-là, Dieu n'ordonne point de miséricorde, pour des raisons particulières, que nous avons déjà remarquées²; mais c'est une exception, qui, comme on dit, affermit la loi.

Moïse continue de la part de Dieu³ : « Lorsque vous tiendrez longtemps une ville assiégée, et que vous l'aurez environnée de travaux, vous ne couperez point les arbres fruitiers, et vous ne ravagerez point les environs. Vous ne vous armerez point de cognées contre les plantes; car c'est du bois, et non pas des hommes qui peuvent accroître le nombre de ceux qui vous combattront (cela s'entend des arbres fruitiers). Mais pour les arbres sauvages, qui sont propres à d'autres usages, coupez-les, et dressez vos machines, jusqu'à ce que la ville soit prise. »

La prudence, la persévérance, et en même temps la justice avec la bénignité, reluisent dans ces paroles.

VI^e PROPOSITION.

Ne se point rendre odieux dans une terre étrangère.

Vous me troublez par la guerre injuste que vous avez entreprise contre ceux de Sichem; et vous me rendez odieux aux peuples de cette contrée, que j'avais toujours si bien ménagés, dit Jacob à Siméon et à Lévi ses enfants⁴. Il se retire, et cherche la paix.

VII^e PROPOSITION.

Cri militaire avant le combat, pour connaître la disposition du soldat.

« Quand on sera prêt à venir aux mains, les chefs de chaque escadron feront cette publication à toute l'armée⁵ : Si quelqu'un a bâti une maison, et ne l'a pas dédiée, qu'il y retourne, et qu'il n'ait point le regret de la laisser peut-être dédier à un autre. Qui a planté une vigne, dont il n'a point encore exposé le fruit en vente, qu'il fasse de même. Qui a fiancé une femme, et ne l'a point encore épousée, qu'il aille la prendre, et ne la laisse point à un autre. »

Ce cri voulait des soldats qui n'eussent rien à cœur que le combat, et n'eussent rien, dans le souvenir, qui pût ralentir leur ardeur.

Après, on faisait encore ce cri général⁶ : « Si quelqu'un est effrayé dans son cœur, qu'il se re-

¹ Deut. XX, 10, 11 et seq.

² Ci-devant, art. I, II^e proposition.

³ Deuter. XX, 19, 20.

⁴ Gen. XXXIV, 30.

⁵ Deut. XX, 2, 5 et seq.

⁶ Ibid. 8.

« tire dans sa maison, de peur qu'il n'inspire à ses frères la terreur dont il est rempli. »

La coutume de ce cri durait encore dans les guerres des Machabées¹. Elle ne laissait au soldat que l'amour de la patrie, avec le soin de combattre, sans avoir regret à sa vie.

VIII^e PROPOSITION.

Choix du soldat.

Quand Gédéon assembla l'armée pour poursuivre les Madianites, il reçut cet ordre de Dieu² : « Parle au peuple, et que tout le monde entende ceci : Qui a peur, qu'il se retire. Il se retira vingt-deux mille hommes, et il n'en resta que dix mille. Dieu continua³ : Mène ce peuple au bord des eaux. Que ceux qui lécheront les eaux en passant à la manière des chiens, et que ceux qui fléchiront les genoux (pour boire à leur aise), soient mis à part : et le nombre des premiers, qui prenant l'eau avec la main, la portaient à leur bouche, fut de trois cents seulement, que Dieu choisit pour combattre; » et apprit à ce général, que ceux qui se trouveraient les plus propres à supporter la faim et la soif étaient les meilleurs soldats.

IX^e PROPOSITION.

Qualité d'un homme de commandement

« Sois courageux et fort. Soyez homme : ne craignez rien : n'appréhendez rien⁴. »

C'est la première vertu qu'on demande aux hommes de commandement, et le fondement de tout le reste.

C'est aussi ce qui faisait dire à Néhémias, gouverneur de la Judée, lorsqu'on lui inspirait des conseils timides : « Mes pareils n'ont point peur, et ne fuient jamais⁵. »

X^e PROPOSITION.

Intrépidité.

« Josué leva les yeux, et vit devant lui un homme qui le menaçait l'épée nue⁶. Il s'avance sans s'effrayer, et lui dit : Êtes-vous des nôtres, ou du parti ennemi? » comme qui dirait parmi nous : Qui vive ? Il apprit, en approchant, que c'était un ange. « Je suis, dit-il, un des princes de l'armée du Seigneur, » de cette armée invisible toujours prête à combattre pour ses serviteurs. Et Josué tourna son attaque en adoration; après néanmoins avoir appris, par cette preuve,

¹ I. Mach. III, 56.

² Jud. VII, 3.

³ Ibid. 4, 5, 6.

⁴ Jos. I, 6, 7, 9. I. Par. XXII, 13.

⁵ II. Esdr. VI, 11.

⁶ Jos. V, 13, 14, 15, 16.

qu'il ne faut rien craindre à la guerre, pas même un ange de Dieu en forme humaine.

XI^e PROPOSITION.

Ordre d'un général.

« Que chacun fasse comme moi, et suive ce qu'il me verra exécuter¹. » Les yeux attachés au général, et le cœur prêt à le suivre dans tous les périls.

Ainsi parla Gédéon, au commencement d'un combat. C'est l'ordre le plus noble et le plus fier que général donna jamais à ses soldats.

XII^e PROPOSITION.

Les tribus se plaignaient lorsqu'on ne les mandait pas d'abord pour combattre l'ennemi.

« Ceux de la tribu d'Éphraïm disaient à Gédéon² : D'où vient que vous ne nous avez pas mandés plus tôt, et dès le moment que vous alliez à la guerre contre Madian? Ils lui parlaient durement, tout prêts à lui faire violence. »

On les avait seulement mandés pour poursuivre l'ennemi mis en déroute, et ils avaient coupé le chemin aux Madianites; en sorte qu'ils avaient pris Oreb et Zeb, deux de leurs chefs, dont ils portaient les têtes au bout de leurs piques³. Et l'envie de combattre était si grande, qu'ils murmuraient contre Gédéon, comme on vient d'entendre.

XIII^e PROPOSITION.

Un général apaise de braves gens en les louant.

« Mais Gédéon leur répondit⁴ : Qu'ai-je pu faire qui égale vos vaillants exploits? Un raisin de la tribu d'Éphraïm vaut mieux que toute la vendange d'Abiézer (quelque abondant que soit ce pays). Le Seigneur vous a livré Oreb et Zeb : qu'ai-je pu faire qui vous égalât? » Leur colère fut apaisée par cette louange.

XIV^e PROPOSITION.

Mourir ou vaincre.

C'est ce qui fait des soldats déterminés, qui ne démontent jamais : tels que furent ceux dont il est parlé dans la guerre entre David et Isboeth.

Abner dit à Joad : « Que notre jeunesse joue devant nous⁵ : » c'est-à-dire, qu'elle combatte à outrance, en combat singulier, comme on faisait dans nos tournois. « Aussitôt on en choisit douze de la tribu de Benjamin, du côté d'Isboeth, et douze du côté de David. En ce moment

¹ Jud. VII, 17.

² Ibid. VIII, 1.

³ Ibid. VII, 24, 25.

⁴ Ibid. VIII, 2, 3.

⁵ II. Reg. II, 14, 15, 16.

« ils s'approchent. Chacun d'eux prit la tête de son ennemi, » à la façon peut-être des gladiateurs, qui avaient un rets à la main pour cela, « et en même temps lui enfonça le poignard dans le flanc : et ils tombèrent tous morts l'un sur l'autre en même temps. » Sur l'heure on récompensa leur valeur, en appelant ce champ le « Champ des Forts en Gabaon. » Et le titre lui en demeura en mémoire d'une action si déterminée.

XV^e PROPOSITION.

Accoutumer le soldat à mépriser l'ennemi.

« Amenez-moi ces cinq rois qui se sont cachés dans cet antre¹. » Dieu les avait condamnés à mort. « Quand on les eut amenés, Josué appela ses soldats, et en leur présence il donna cet ordre aux chefs² : Mettez le pied sur la gorge à ces malheureux. Et pendant qu'on les foulait ainsi aux pieds : Dieu, poursuit-il, en fera autant à tous vos ennemis. Soyez gens de cœur et ne craignez rien. Et après les avoir tués, on les attacha à cinq poteaux jusqu'au soir, pour être en spectacle au peuple : et on les jeta dans la caverne où ils avaient été pris, entassant, selon la coutume d'alors, de grosses pierres à son ouverture, pour mémorial éternel à la postérité. »

XVI^e PROPOSITION.

La diligence et la précaution dans les expéditions, et dans toutes les affaires de la guerre.

« Prenez des vivres autant qu'il en faut. Dans trois jours (à jour nommé) vous passerez le Jourdain, et vous entrerez dans le pays ennemi³. »

En même temps Josué envoie des gens aux nouvelles, et fait observer Jéricho. Il apprit que tout était dans l'épouvante. Il marche toute la nuit⁴, voulant signaler le commencement de sa nouvelle principauté par quelque action d'éclat. « Je commencerai, dit le Seigneur⁵, aujourd'hui à faire éclater ton nom comme celui de Moïse. »

Gédéon se lève la nuit, assemble l'armée, bat l'ennemi, le poursuit sans relâche, tombe à l'improvu sur quinze mille hommes qui restaient; prit leurs commandants, qui se reposaient en assurance, et ne s'attendaient à rien moins qu'à être attaqués; tailla tout en pièces, et revint devant le coucher du soleil⁶.

Pour profiter de son avantage, et voyant que le soldat avait repris cœur, Saül, sans perdre un moment, et sans même donner le temps de se ra-

¹ Jos. x, 22, 23.

² Ibid. 24, 25, 26.

³ Ibid. 1, 11.

⁴ Ibid. II, 1, 2, 24; III, 1.

⁵ Ibid. III, 7.

⁶ Jud. VII, 1; VIII, 11, 12, 13.

franchir, prend dix mille hommes qu'il trouva sous sa main : « Et, dit-il, maudit soit celui qui mangera avant que je sois vengé de mes ennemis. » Il en fit un grand carnage depuis Machmis jusqu'à Aïalon, dans un grand pays¹. Non content de cette victoire, quoique ses soldats fussent très-fatigués : « Marchons, disait-il², tom-bons-leur dessus pendant la nuit, et ne cessons de faire main basse jusqu'au matin. »

Baasa, roi d'Israël, fortifiait Rama, et empêchait par ce moyen les rois de Juda de mettre les pieds sur ses terres; s'assurant un poste d'où il tirait de grands avantages. Mais Asa, roi de Juda, en vit l'importance. Sans ménager ni or ni argent, il gagne le roi de Syrie contre Baasa : l'ouvrage est interrompu par cette guerre imprévue, et Baasa se retire³ : Asa, sans perdre de temps, envoie ses ordres par tout son royaume, en cette forme absolue⁴ : « Que personne ne soit excusé. Ainsi on enleva en diligence les matériaux de la nouvelle fortification de Rama : et Asa en bâtit deux forteresses. » Tel fut l'effet de sa diligence. Elle affaiblit l'ennemi, et le fortifia lui-même.

On irait à l'infini, si l'on voulait rapporter les exemples d'activité, de vigilance, de précautions qu'ont donnés, dans les expéditions de guerre, les Josué, les Gédéon, les David, les Machabées, et les autres grands capitaines dont l'histoire sainte nous a conservé la mémoire.

XVII^e PROPOSITION.

Alliance à propos.

On en vient de voir un bel exemple, quand Asa s'unit si à propos avec le roi de Syrie : les autres seraient superflus; et il suffit de remarquer une fois, qu'il y a des conjonctures où il ne faut rien épargner.

XVIII^e PROPOSITION.

La réputation d'être homme de guerre, tient l'ennemi dans la crainte.

« Chusaï dit à Absalon⁵ : Vous connaissez votre père, et les braves gens qu'il a avec lui, d'un courage intrépide, et qui s'irrite par ses pertes, comme une ourse à qui on a ôté ses petits. Votre père est un homme de guerre, et ne s'arrêtera point avec le reste du peuple; il vous attend dans quelque embuscade, ou dans quelque lieu avantageux. S'il nous arrive le moindre échec, le bruit aussitôt s'en répandra de tous côtés, et on publiera qu'Absalon a

¹ I. Reg. XIV, 24 et seq.

² Ibid. 36.

³ III. Reg. xv, 17, 18, 19, 20, 21.

⁴ Ibid.

⁵ II. Reg. xvii, 8, 9, 10.

« été battu; et ceux qui sont à présent comme des lions, perdront courage par cette nouvelle. Car on sait que votre père est un homme fort, et qu'il est environné de braves gens. Il concluait à ne rien hasarder, et à l'attaquer à coup sûr. Ce qui donnait à David le temps de se reconnaître, et lui assurait la victoire. Et il arrêta par cette seule considération l'impétuosité d'Absalon, qui craignait dans David les ressources que ce grand capitaine pouvait trouver dans son habileté dans la guerre, et dans son courage.

XIX^e PROPOSITION.

Honneurs militaires.

Saül, après ses victoires, érigea un arc de triomphe¹, en mémoire à la postérité, et pour l'animer par les exemples, et par de pareilles marques d'honneurs.

La constitution du pays ne permettait pas alors d'ériger des statues, que la loi de Dieu réprouvait. On érigeait des autels, pour servir de mémorial²; ou l'on faisait des amas de pierres³.

XX^e PROPOSITION.

Exercices militaires, et distinctions marquées parmi les gens de guerre.

David fit apprendre aux Israélites à tirer de l'arc⁴ : et fit un cantique pour cet exercice, à la louange de Saül, qui apparemment l'avait établi.

Ceux de la tribu d'Issachar étaient en réputation de savoir mieux que les autres le métier de la guerre. « Il y avait deux cents hommes de cette tribu qui étaient très habiles, et savaient instruire Israël, » à faire en son temps et à propos toute sorte de mouvements; « et le reste de la tribu suivait leurs conseils⁵. »

Dans la paix profonde du règne de Salomon, les exercices militaires demeurèrent en honneur, et deux cent cinquante chefs instruisaient le peuple⁶.

Ce prince si pacifique entretenait dans le peuple l'humeur guerrière. Il employait les étrangers aux ouvrages royaux; mais non pas les enfants d'Israël. C'étaient eux qu'il occupait de la guerre⁷. Ils étaient les premiers capitaines, et commandaient la cavalerie et les chariots.

Les uns, et principalement ceux de Juda et de Nephtali, combattaient avec le bouclier et la pique; les autres joignaient l'arc avec le bouclier⁸ :

¹ I. Reg. xv, 12.

² Ibid. xiv, 35.

³ Jos. x, 27. II. Reg. xviii, 17, 18.

⁴ II. Reg. I, 18.

⁵ I. Paralip. xii, 32.

⁶ II. Par. viii, 10.

⁷ Ibid. 9.

⁸ I. Paralip. viii, 40; xii, 24, 34, 38.

et chacun était instruit à manier les armes dont il se servait.

Josaphat, quoiqu'il fit la guerre plus pour ses alliés que pour lui-même, se rendit célèbre par le bon ordre qu'il donna à la milice¹.

La réputation d'Ozias fut portée bien loin par une semblable vigilance, qui lui fit ajouter aux soins des rois ses prédécesseurs celui de construire des magasins d'armes, de casques, de boucliers, d'arcs et de frondes, avec des machines de toutes les sortes; tant celles qu'il conservait dans les tours, que celles qu'il tenait dressées sur les murailles, pour tirer des dards, et jeter de grosses pierres² : en sorte que rien ne manquait à l'exercice des armes.

Les distinctions honorables animèrent aussi le courage des braves gens.

On distinguait sous David de ces espèces de titres³ : les trois forts, de deux ordres différents; avec les trente qui avaient leur chef. Leurs actions étaient marquées dans les registres publics. Il y en avait qu'on nommait les capitaines du roi; les grands, ou les premiers capitaines⁴, ou les capitaines des capitaines⁵.

On voit ailleurs comme un état de deux mille six cents officiers principaux⁶. Sous chaque prince, on connaît ceux qui étaient établis pour les commandements généraux, ceux qui commandaient après eux, et tout l'ordre de la milice⁷.

Dieu voulait montrer dans son peuple un État parfaitement constitué, non-seulement pour la religion et pour la justice, mais encore pour la guerre comme pour la paix; et conserver la gloire aux princes guerriers.

ARTICLE VI.

Sur la paix et la guerre : diverses observations sur l'une et sur l'autre.

PREMIÈRE PROPOSITION.

Le prince doit affectionner les braves gens.

Saül, en qui l'on admirait de si grandes qualités, se faisait remarquer par celle-ci; « tout homme qu'il voyait courageux et propre à la guerre, il se l'attachait⁸. »

C'est le moyen de s'acquérir tous les braves. Vous en prenez un, vous en gagnez cent. Quand on voit que c'est le mérite et la valeur que vous

¹ II. Par. xvii, 2, 10, 13 et seq.

² Ibid. xxvi, 8, 14, 15.

³ II. Reg. xxiii, 9 et seq. I. Paral. xi, 10, 11, 15 et seq.

⁴ II. Paralip. xxvi, 11; VIII, 9.

⁵ I. Paralip. vii, 40.

⁶ II. Paralip. xxvi, 12.

⁷ Ibid. xvii, 14, 15 et seq.

⁸ I. Reg. xiv, 52.